

---

## Une improvisation de l'émir El-Hadj Abdel-Kader

---

Le rôle politique de l'Émir finit avec l'année 1847. Les gouvernements français et marocain, réunis contre lui pour une action commune, prirent alors d'énergiques mesures « dans cette sorte de chasse contre le moderne Jugurtha, qui, à la trahison près, trouva son Bocchus dans Abd-er-Rhaman » (1). En cette extrémité, l'émir tenta les voies diplomatiques. Rebuté par les autorités françaises qui refusèrent d'entrer en pourparlers, il fit un suprême appel au souverain musulman, autrefois son allié et son admirateur.

A cet effet il délégua son lieutenant Mohammed Bouhamidi, qu'au temps de sa puissance il avait nommé gouverneur de Tlemcen. Cet homme, originaire de la tribu des Oulhassa, fut un des champions de la guerre de l'indépendance soutenue pendant plus de quinze ans par la foi musulmane contre l'invasion chrétienne; c'était aussi un loyal soldat à la magnanimité duquel les prisonniers français ont plus d'une fois rendu hom-

---

(1) Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, Alger, 1854, in-8, T. III, 300.

mage (1). Voici le portrait qu'en a tracé Léon Roches, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique, qui fut en relations avec lui dès 1837 (2):

» Il a quatre ans de plus qu'Abdel-Kader; c'est un théologien illustre. Sa taille est un peu plus élevée que celle de l'émir. Il est maigre et fortement musclé. Son teint est bruni par le soleil, sa barbe noire et bien plantée. Ses yeux sont remarquables par la longueur des cils qui modèrent l'éclat de son regard. On lui reconnaît un grand esprit de justice. Il s'est conduit noblement à l'égard des Coulouglis de Tlemcen qu'il protège contre les rancunes des Arabes et des hadars (habitants de la ville). C'est un des meilleurs cavaliers de l'Algérie. Il manie le sabre et le fusil avec une adresse merveilleuse; il a de remarquables qualités militaires, courage, coup d'œil prompt, présence d'esprit, activité infatigable; c'est lui qui a dirigé toutes les attaques contre les Français dans la province d'Oran, surtout à la Tafna et à Sidi-Yakoub.... Il est ardent et fidèle dans ses affections. Il aime par-dessus tout ses livres, ses chevaux et ses armes. »

Bouhamidi partit au mois de novembre 1847 pour remplir la mission dont l'honorait la confiance de son maître. Quand celui-ci vit s'éloigner la petite caravane, une mortelle angoisse lui serra le cœur. Éprouvé déjà par tant d'adversités, il en prévit de pires encore, et, sous l'impression d'une douleur poignante, il exhala sa plainte en une improvisation poétique. Ces vers, d'une excellente facture, sont pleins d'une émotion vraie qui révèle l'état d'âme de leur auteur et prouve la sincérité de son inspiration.

---

(1) Schmitz (Capitaine), *Histoire des derniers prisonniers français faits par Abdel-Kader en 1845*, Paris, 1852, in-8, p. 36, 49, 57, 64, 89.

(2) *Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864)*, Paris, 1884, in-8, T. I, 214.

◉ كامل ◉

دررا نظمت غفودها من ادعى  
 فلبى ولا جلدى ولا صبرى معى  
 تركت معالم معهدى كالبغى  
 رجعت عداك المبخضون كمرجعى  
 حاشى لمثلك ان افول ولا يعى  
 وعجائب حتى كانى الاصمعى  
 طيب الحياة بعبى البقا لا تطمعى

فلدت يوم البين جيد مودعى  
 وحدا بهم حادى المطايا ولم اجد  
 ودعتهم ثم انشيت بحسرة  
 ورجعت لا ادرى الطريف ولا تسل  
 يا صاح ع وانصت لخبار الهوى  
 انى احدث فى الهوى بغرائب  
 يا نبس فد جارت يوم جرافهم

« Le jour de la séparation, au moment de nos adieux, je suspendis à leur cou des colliers dont les perles étaient mes larmes.

Quand, au son de la cantilène du chamelier, leurs montures se mirent en marche, tout défailit en moi, le cœur, la force, la constance.

Adieu, m'écriai-je, et je me détournai en gémissant de voir nos lieux de réunion transformés en désert.

Je revins, inconscient du chemin parcouru. Ne m'interroge pas, et que tes pires ennemis aient un pareil retour !

Écoute, ami, et rappelle-toi les accents que la passion inspire. Un homme tel que toi n'aurait-il point souvenir de mes paroles ?

La passion qui me domine s'exhale en merveilleux accents, tels que ceux d'un autre Asmaï (1).

Du jour de leur départ, ô mon âme, tu perdis le charme de l'existence ; n'espère plus en prolonger le cours ! »

Ces tristes pressentiments n'étaient que trop fondés.

(1) Érudit et poète célèbre de Bassora (740-831 de notre ère).

Bouhamidi devait être bientôt empoisonné à Fez par ordre de l'empereur, en même temps que périssait à Taza son collègue Mohammed ben Aïssa Berkani, ancien gouverneur de Médéa. Ainsi donc le Maroc, naguère l'asile des réfugiés algériens, devenait maintenant leur tombeau.

Tout était bien fini pour l'émir, il ne lui restait plus de place dans sa patrie où disparaissaient l'un après l'autre ses derniers fidèles, comme dans le vers du poète :

Chefs, soldats, tous mouraient, chacun avait son tour.

NOTA. — Cette poésie est inédite, car on ne peut citer que pour mémoire la copie informelle donnée par Auguste Cherbonneau dans ses *Exercices pour la lecture des manuscrits arabes*, Paris, 1850, in-8°, p. 55, avec ce titre : *Vers adressés à une dame française*. La bonne leçon du texte est due à une famille de lettrés, les Ben Rahal, de Nédromah. Un d'eux, cadi de cette région sous le règne de l'émir, en devint aga après la conquête française, et mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1881.

F. PATORNI.